

Le Chat Murr 猫摩尔

« ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

中国 LETTRES D'EUROPE ET DE CHINE 欧洲

n° 23 – octobre 2017 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com>

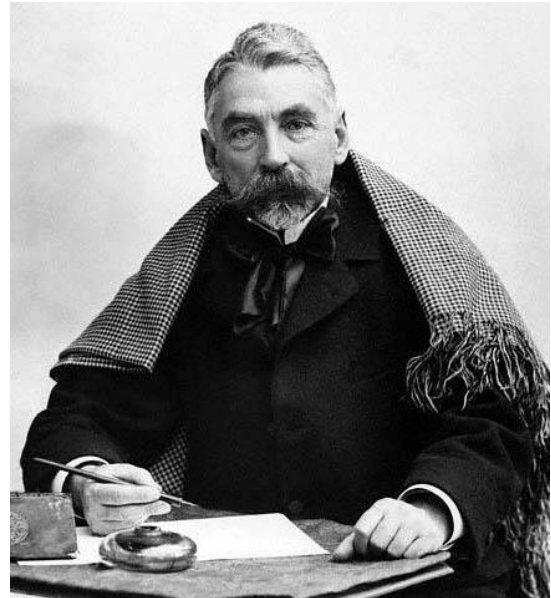
Oh ! ce chinois de Balzac

LIRE PAGE 3



Ce souffle chinois qui traverse l'œuvre de Mallarmé

LIRE PAGE 4



Le bonze qui aimait Byron, Shelley et...Sapho

« Ce ne fut que par la Révolution française que les Grecs, comme les Italiens, comme les Polonais, apprirent les mots : liberté, droit des peuples. La *Marseillaise* leur fut traduite. Byron, par les strophes de *Childe Harold*, intéressa l'Europe à leur sort.¹ » Cette soif de liberté qu'évoque André Maurois à propos de Byron, on la retrouve de l'autre côté de la Grande Muraille chez un lettré, bonze et révolutionnaire chinois, Su Manshu (1884-1918), admirateur et traducteur de Byron qu'il présente dans l'un de ses écrits comme un ardent défenseur de la liberté qu'il « osait [...] revendiquer en tout, dans les grandes choses comme dans les petites, dans la vie sociale et politique² ». Et on pouvait lire en 1909 sous la plume du diplomate et écrivain britannique W. J. B. Fletcher (1879-1933) que grâce à ses traductions Su Manshu « apporte une contribution attendue à la littérature qui s'est mise au service de la liberté du peuple chinois³ ».

LIRE LA SUITE PAGE 2

Le bonze qui aimait Byron, Shelley et...Sapho SUIITE DE LA PAGE 1

Su Manshu aimait aussi Shelley dont les poèmes « ont quelque chose du suspens solennel et silencieux d'un clair de lune se réfléchissant dans les eaux sereines de la contemplation⁴ ». Dans un récit datant de 1912, *La solitude de l'oie sauvage*, il tente une comparaison dans laquelle on peut voir à la suite d'Étiemble, fin connaisseur des lettres européennes et...chinoises, comme un « autoportrait » : « À l'instar de Li Bai, Byron est magicien hors pair, et Shakespeare l'égal de Du Fu, poète des enchantements, alors que Shelley, pareil à Li He, est un génie diseur de sorts.⁵ » Je vous renvoie au commentaire d'Étiemble : « Su Manshu semble considérer qu'un lien unit les poètes, que se tissent en quelque sorte des lignées, qui se reconnaissent aux échos qu'éveillent ou réveillent les œuvres, de loin en loin, et aux destinées particulières des écrivains.⁶ » Contentons-nous de remarquer qu'une même soif de liberté animait les vies de Li Bai, de Byron et de Su Manshu.

On ne s'étonne pas de trouver également l'Écossais Robert Burns, qui ne cachait pas sa sympathie pour la Révolution française, au nombre des poètes lus par Su Manshu. N'oublions pas non plus Victor Hugo. Sa « rencontre » avec Sapho peut en revanche surprendre. Ne serait-ce pas oublier, comme l'écrit joliment Yves Battistini, qu'« il y a et [qu'] il n'y a pas distance infinie pour la saluer et la reconnaître en chemin⁷ » ? Notre bonze, décidément peu ordinaire, ne se contenta pas d'apprendre le sanscrit. Le grec ancien ne lui était pas inconnu. Il a introduit la poétesse grecque dans deux de ses récits. Dans l'un, *La solitude de l'oie sauvage*, une présence féminine en réveille les charmes supposés : « Je la vois parler : c'est Sapho qui renaît ! Plus belle et plus majestueuse. Et mon âme m'échappe.⁸ » Et dans l'autre, *Le foulard pourpre*, ce sont ses vers qui le charment : « Quelques jours après mon installation, je me promenais dans la plantation, jouissant de la fraîcheur matinale et des chants d'oiseaux, lorsque je trouvai sur l'herbe un fin petit recueil de poèmes en anglais. Il en émanait une senteur très féminine. C'était des poèmes de Sapho, aux vers tout de délicatesse et de mélancolie.⁹ »

1. André Maurois, *Byron*, Les Cahiers Verts/Bernard Grasset, 1930, II, p. 249-250. 2. Su Manshu, *Les larmes rouges du bout du monde*, traduit du chinois par Dong Chun et Gilbert Soufflet, Connaissance de l'Orient/Gallimard, 1989, p. 253. 3. *Ibid.*, p. 255-256. 4. *Ibid.*, p. 253. 5. *Ibid.*, p. 40. Li Bai (701-762), Du Fu (712-770), Li He (791-817). 6. *Ibid.*, p. 244. 7. Yves Battistini, *Poétesses grecques*, Imprimerie Nationale Éditions, 1998, p. 21. 8. Su Manshu, *op. cit.*, p. 57. 9. *Ibid.*, p. 121.

蘇曼殊 Su Manshu



« Crevant de faim, au sens presque propre, il dormait des jours entiers, pour ménager sa faiblesse, sans jamais reprocher à qui que ce soit sa déplorable condition. Ce qui ne l'empêche pas d'être devenu l'un des plus grands, l'un des plus forts écrivains de son siècle – et donc également suspect à la dynastie déclinante, puis au communisme abrutissant. Traducteur de surcroît, et peintre non négligeable. »

Étiemble

Oh ! ce chinois de Balzac ou Balzac et la Chine

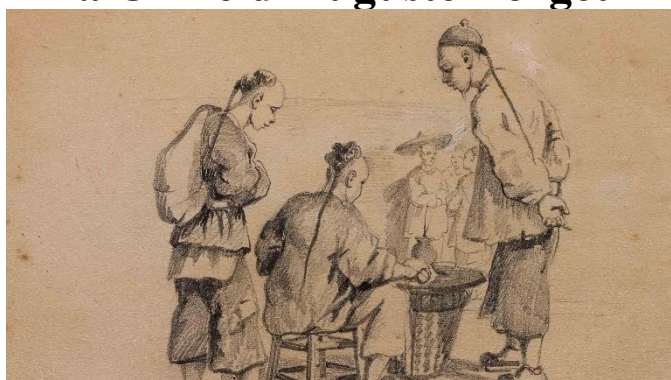
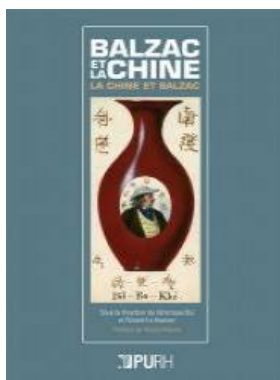
J'avais gardé le souvenir d'une discussion de notables de province dans *Le curé de village* au cours de laquelle l'un des convives de madame Graslin compare Confucius à Moïse : « Est-ce notre faute à nous, dit Clousier, si Jésus-Christ n'a pas eu le temps de formuler un gouvernement d'après sa morale, comme l'ont fait Moïse et Confucius, les deux plus grands législateurs humains ? Car les Juifs et les Chinois existent, les uns malgré leur dispersion sur la terre entière, et les autres malgré leur isolement, en corps de nation.¹ » Mais je ne m'étais pas davantage intéressé à la place que la Chine pouvait occuper dans l'œuvre de Balzac en dehors d'une suite d'articles publiés en 1842 à propos d'un album de dessins de son ami Auguste Borget (1808-1877) qui se rendit en 1838 dans le sud de la Chine (Hong Kong, Canton, Macao). Et voici que dernièrement un excellent ouvrage, *Balzac et la Chine - La Chine et Balzac*², m'a fait découvrir un roman de Balzac dont j'avais jusqu'à aujourd'hui négligé la lecture. Ce roman, *L'interdiction*, raconte l'histoire d'une femme qui veut faire interdire son marquis de mari, un sinophile monomane ! Laissons ce dernier plaider sa cause :

« A vingt-cinq ans je savais le chinois, et j'avoue que je n'ai jamais pu me défendre d'une admiration exclusive pour ce peuple, qui a conquis ses conquérants, dont les annales remontent incontestablement à une époque beaucoup plus reculée que ne le sont les temps mythologiques ou bibliques ; qui, par ses institutions immuables, a conservé l'intégrité de son territoire, dont les monuments sont gigantesques, dont l'administration est parfaite, chez lequel les révolutions sont impossibles, qui a jugé le beau idéal comme un principe d'art infécond, qui a poussé le luxe et l'industrie à un si haut degré que nous ne pouvons le surpasser en aucun point, tandis qu'il nous égale là où nous nous croyons supérieurs. Mais, monsieur, s'il m'arrive souvent de plaisanter en comparant à la Chine la situation des états européens, je ne suis pas Chinois, je suis un gentilhomme français.³ »

Balzac aimait la Chine. Oui, mais quelle Chine ? Ne serait-ce pas cette Chine « fantastique et drôlatique⁴ » qu'il évoque dans le premier de ses articles de 1842 destinés à intéresser ses lecteurs à l'album illustré d'Auguste Borget, *La Chine et les Chinois* ? Et s'il parle si peu des dessins de ce dernier – « Je me suis inquiété fort peu des trente et quelques dessins tirés de l'album de notre voyageur...⁵ » – c'est que, comme Baudelaire, il pensait que « les tableaux de M. Borget nous font regretter cette Chine où le vent lui-même, dit H. Heine, prend un son comique en passant par les clochettes, – et où la nature et l'homme ne peuvent pas se regarder sans rire⁶ ». Sans doute, mais comme le remarque fort pertinemment Véronique Bui, « cette vision romantique de la Chine [...] entre en contradiction avec l'autre, plus du tout romantique, qu'il expose simultanément dans son compte rendu, d'une Chine ouverte, une Chine faisant du commerce avec la France⁷ ».

SUITE PAGE 4

La Chine d'Auguste Borget



« Notre voyageur Berrichon pense avoir fait des merveilles ! Croyez-moi, si je vous parle de lui, de son voyage et de son album, c'est que j'ai raison : les paravents sont les paravents et le voyageur n'est pas prophète ! Oui, il n'y a pas d'autre Chine que la Chine des magots. Vue de près, la Chine est plus incroyable, plus fantastique que vue sur nos cheminées. En faisant un dessin sur place, M. Borget nous a rapporté des écrans, des paravents, des vases extraordinaires, dont les fleurs et les fruits sont décidément vrais. Nous sommes maintenant en plein dans le sujet. Oui, ce peuple tourne lui-même, il ne change pas, il est bien l'empire du Milieu. »

Honoré de Balzac

La Chine et Balzac ? On pense au roman de l'écrivain chinois francophone Dai Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, mais sait-on que Balzac est l'un des écrivains étrangers les plus lus en Chine ? Quant à l'influence qu'il a eue sur la littérature chinoise, elle est loin d'être négligeable.

1. *L'Œuvre* de Balzac publiée sous la direction d'Albert Béguin et de Jean A. Ducourneau, Le club français du livre, 1954, VII, p. 883. 2. *Balzac et la Chine - La Chine et Balzac*, sous la direction de Véronique Bui et Roland Le Huenen, préface de Nicole Mozet, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2017. 3. *L'Œuvre* de Balzac, *op. cit.*, VI, p. 1269. 4. Honoré de Balzac, *Voyage de Paris à Java* suivi de *La Chine et Les Chinois*, édition établie par Patrick Maurus, Babel/Actes Sud, 2006, p. 119. 5. *Ibid.*, p. 170. 6. Baudelaire, *Salon de 1845*, in *Œuvres complètes*, texte établi par Y.-G. Le Dantec, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1961, p. 854. 7. Véronique Bui, « D'Issoudun à Bourges via Canton », in *Balzac et la Chine*, *op. cit.*, p. 78.

Ce souffle chinois qui traverse l'œuvre de Mallarmé

« La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. / Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres / D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! / Rien... » Stéphane Mallarmé, bien entendu ! Je ne manque jamais de saluer la date de l'anniversaire de sa mort (9 septembre 1898) sans relire quelques vers d'un poète que Bertrand Marchal – nous nous sommes connus à Reims – m'a appris à lire à la seule lumière de... Mallarmé¹. Toutefois, sans aller jusqu'à penser comme Jules Renard qu'il est « intraduisible, même en français² », je partage le point de vue de Philippe Jaccottet constatant à relire Mallarmé « que son pouvoir subsiste (sans doute dû en partie à la noblesse de son âme, à la tension sans complaisance de son esprit), même si j'éprouve là comme un manque d'air ; une raréfaction de l'air, avec le scintillement froid des constellations auxquelles il a tenté d'égaliser ses poèmes³ ».

Voilà qui est bien dit, mais la Chine ? Dernièrement, j'ai lu un livre de Laurent Mattiussi, professeur de littérature générale et comparée à Lyon, dont le titre, *Mallarmé et la Chine*⁴, a d'emblée éveillé ma curiosité. Il ne faut pas aller bien loin pour trouver la Chine dans l'œuvre de Mallarmé. Je veux parler de ce poème de 1866 qui débute par ces mots : « Las de l'amer repos...⁵ ». Quelques vers plus loin le poète dit vouloir

Imiter le Chinois au cœur limpide et fin

Si, comme Laurent Mattiussi, on accepte de prendre au sérieux cette référence à la Chine – Mallarmé ne savait pas le chinois et n'avait de la Chine, semble-t-il, qu'une connaissance lointaine, « si l'on veut bien la considérer comme une hypothèse digne d'examen, on découvrira que très tôt Mallarmé se fait une certaine idée de l'esthétique chinoise, que cette idée est plus élaborée qu'il n'y paraît et que l'esthétique chinoise telle que Mallarmé la conçoit ou l'imagine n'est rien de moins qu'une part essentielle, sinon la plus fondamentale, de sa propre esthétique.⁶ » De cette relecture de Mallarmé à la lumière de la Chine, austère, exigeante, et même par moments épuisante, je suis sorti convaincu de l'existence du « fantôme de quelque lointain poète-critique chinois tenant invisiblement la plume de Mallarmé pour faire parvenir jusqu'à nous, dans une langue dont

nous sentons bien qu'elle n'est pas tout à fait la nôtre, les insinuations de sa pensée évasive⁷ ».



« Imiter le Chinois... »

1. Bertrand Marchal, *Lecture de Mallarmé*, José Corti, 1985. 2. Jules Renard, *Journal 1887-1910*, texte établi par Léon Guichard et Gilbert Sigaux, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1965, p. 475. 3. Philippe Jaccottet, *Carnets 1980-1994*, in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2014, p. 884. 4. Laurent Mattiussi, *Mallarmé et la Chine*, L'Harmattan, 2015. 5. Mallarmé, *Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, 1998, I, p. 12. 6. Laurent Mattiussi, *op. cit.*, p. 43. 7. *Ibid.*, p. 246.